

Comment parler des livres que l'on a pas lus

De Pierre Bayard

Combien de fois n'avons-nous pas eu l'impression d'avoir oublié tout ou partie des livres que nous avons lus récemment, parfois avec passion, et souvent avec intérêt ? Avec ce sentiment désagréable que notre cerveau était une passoire, que nous ne retenions rien de précis, d'objectif, et qu'il ne nous restait de nos lectures que des traces floues et subjectives. Que seul émergeait, lorsque nous voulions en parler, le souvenir de nos émotions et de nos opinions du moment, devenues vaguement fantomatiques, bref, de nos mouvements psychiques personnels ?

« Tu as lu tel bouquin ? Qu'est-ce que tu en as pensé ? - J'ai bien aimé... Tu devrais le lire, je suis sûr que ça va te plaire... Non, pas aimé du tout... Je me suis rasé... Franchement, je n'ai pas marché... - C'est bizarre, il y a trois ou quatre ans, quand j'ai voulu le lire, il m'est tombé des mains, et cette fois j'y suis entrée comme dans du beurre... »

Il est à remarquer que l'interlocuteur nous demandera rarement de rendre compte avec exactitude de l'intrigue du roman ou de l'argumentation de l'essai.

A propos d'essais... serait-ce une consolation pour le lecteur-passoire que de lire cet aveu de Montaigne : « Je feuillette les livres, je ne les étudie pas : ce qui m'en demeure, c'est chose que je ne reconnais plus être d'autrui ; c'est cela seulement dont mon jugement a fait son profit, les discours et imaginations dont il s'est imbu ; l'auteur, le lieu, les mots et autres cir-

constances, je les oublie incontinent » ? Quoi, lui aussi ? Montaigne, comme nous, semble s'inquiéter de ne garder de ses lectures « que quelques éléments épars qui surnagent, comme des îlots, dans un océan d'oubli »...

Un océan d'oubli ! Nous voici quelque peu rassérénés.

Le livre de Pierre Bayard – dont il faut bien avouer que je l'ai lu in extenso pour en rendre compte dans ces pages, et ce à mon grand regret, car il eût été cohérent, vu son titre, de pouvoir en parler sans en avoir rien lu – s'emploie à faire un sort à quelques majestueuses idées reçues sur ce que serait « la lecture ». Il s'insurge contre la distinction qui règne entre « livre lu » et « livre pas lu », laquelle correspond au mensonge général auquel se croit tenu l'homme dit cultivé au sujet de ses lectures. Il est victime en la matière d'un tabou puissant, étranglé par « la culpabilité inconsciente que suscite l'aveu de n'avoir pas lu certains livres ». Culpabilité que l'auteur se propose de soulager en s'interrogeant sur ce qui se passe réellement en nous lorsque nous nous adonnons à la lecture.

Mais d'abord, comment définir la lecture ? A défaut d'une définition, Pierre Bayard en pointe deux caractéristiques. C'est d'abord « une authentique appropriation personnelle » du livre dont il s'agit, et ensuite « une façon de s'organiser face à l'immensité des livres, afin de ne pas se laisser submerger par eux ». Autant

dire que c'est à la fois une reconstruction du sujet, qui en prend et en laisse, mais aussi peut en rajouter et faire des remaniements, et une prise de distance indispensable par rapport à l'objet, faute de quoi le malheureux lecteur risque de s'enliser dans un texte embrassé de trop près pour être vraiment vu.

Dans cette double perspective, nul obstacle à considérer les livres qu'on a parcourus, les livres dont on a entendu parler, et même ceux qu'on a oubliés comme faisant partie de nos plus authentiques lectures. Car « nous ne lisons jamais un livre, mais un ensemble de livres qui forment un réseau, un maillage, chaque livre est donc une sorte de station sur un plan d'ensemble », et la culture n'est pas de connaître avec précision le contenu de tel ou tel livre, mais de savoir le situer par rapport aux autres.

L'auteur avoue tranquillement n'avoir jamais lu *Ulysse* de James Joyce, et démontre tout aussi tranquillement qu'il peut très légitimement en parler dans la mesure où il connaît sa situation sur la carte des livres : reprise de l'*Odyssée*, appartenance au courant dit de « flux de conscience », déroulement à Dublin en une seule journée, etc. Cette situation d'un livre donné dans la bibliothèque collective se double de sa situation dans la bibliothèque intérieure, « ensemble sur lequel toute personnalité se construit et qui organise ensuite son rapport aux textes et aux autres ». Et enfin il prend place dans une troisième bibliothèque, la bibliothèque fantasmagorique de chacun.

L'auteur note la place majeure que prennent pour un livre les propos qu'on échange à son sujet. D'une certaine manière, le livre disparaît derrière le commentaire, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque déjà en le lisant nous ne le lisons pas en direct, mais nous nous parlons

à nous-mêmes de ce que nous lisons. En ce sens, le livre n'est que le support de la conversation intérieure que nous entretenons avec nous-mêmes, ce qui le destine la plupart du temps à être oublié, absorbé, fantasmé, dégommé. Tout se passe comme si le livre réel était inatteignable. Seul reste vivant le livre imaginaire. Et seuls subsistent notre murmure, nos identifications, nos dégoûts. Ou plutôt, seuls subsistent l'identification ou le rejet, la bagarre ou le méli-mélo entre certains lambeaux du texte et certains de nos murmures, entre certaines phrases échappées à l'ensemble et certains fragments volatils de notre rumination. En ce sens, la lecture est une sorte de duel. Parfois le livre gagne, il nous capture, et ce peut être pour le pire. Comme l'écrit Julien Green, « lire est une forme de paresse dans la mesure où l'on laisse le livre penser à la place du lecteur ; de là ce plaisir qui flatte l'amour-propre d'une illusion délicate ». Le lecteur ne sait alors plus bien ce qui est à lui et ce qui est à l'autre. Il devient incertain, flou, morcelé, peut-être légèrement fantomatique. Et de son côté le livre s'est métamorphosé en ombre, il s'est dissous dans l'histoire du lecteur.

Ainsi donc, conclut gaillardement (« bayardement » ?) l'auteur, qui enseigne la littérature à l'Université tout en étant psychanalyste, le livre est une menace s'il est pris à la lettre, et la lecture un sinistre pensum pour qui se croit contraint à une fidélité obsessionnelle à l'objet tel qu'il est. Le livre n'est pas un objet sacré à aborder avec tremblement et respect. Il n'est finalement qu'un tremplin à notre désir d'autobiographie, à notre besoin vital de nous raconter à nous-mêmes qui nous sommes, ou qui nous croyons être. Bref, un prétexte à notre propre texte. Et nous ne savons vraiment lire que si nous détruisons en partie le livre lu pour reconstruire le nôtre sur cette demi ruine. Nous nous édifions sur son effa-

cement. C'est pourquoi parler d'un livre non lu est proche de l'autobiographie. Cette libre improvisation ne fait que mettre en acte « le moment inaugural de séparation de soi-même et des livres où le lecteur, se libérant enfin du poids de la parole des autres, trouve en soi la force d'inventer son propre texte ».

Évidemment, il y a là une image du père à tuer. L'auteur serait-il plus lacanien que winnicottien ? Sa problématique de lecteur révolté plus oedipienne qu'archaïque ? La pratique de la lecture dont il parle est une pratique d'adulte, d'homme cultivé, lettré. Civilisé. Son propos n'est pas la lecture enfantine, dont la coloration est beaucoup plus musicale : l'enfant s'accroche aux sons avant même d'entendre le sens. Je songe au beau livre de Marianne Alphant, « Petite Nuit »*. Petite nuit, petite mort. Pour elle aussi, la lecture est une menace de perte de soi : « Eclipses. Petite nuit. On s'entraîne, n'est-ce pas, on sort de soi, on revient à soi, on n'est plus soi-même, on le redevient – ou peut-être pas -, on change. Alice courant derrière le lapin, tombant au fond d'un trou, traversant le miroir, grandissant, rapetissant ». Mais, pour l'enfant solitaire toujours caché en nous, le livre est aussi un objet matériel que l'on emporte avec soi comme un doudou ou une boîte à musique – un animal de compagnie ?- Et le bain de langue, les sonorités étranges, les mots caressants, les syllabes inconnues, le maillage des noms propres dont il est gros, constituent alors une sorte de corps second, de substitut de sein maternel. « Cette langue, ce choeur, cet espace transitionnel, ce bruissement, cette basse rythmée des phrases qui lui viennent, parlant comme à l'ombre de ces

grands lambeaux, comment être sûre que ce lacanien les partage ? »

Mon propos n'est certes pas ici de savoir à quelle école de psychanalyse appartient Pierre Bayard ! Simplement, je remarque en passant que son livre ne s'attarde pas sur la musique des livres. Sur leur voix de sirènes. Il s'inquiète plutôt de leur voix de père Fouettard. (« Comment ? Tu ne m'as pas lu ! ») Qu'importe. En le lisant, j'ai entendu, moi, résonner ma petite musique.

« Comment tu l'appelles, ce bouquin ? me demande A.

- Comment parler des livres que l'on n'a pas lus.

- Bof... Et de quoi ça parle ?

- Je ne sais pas trop, mais ça me tente... J'ai entendu l'auteur sur France-Culture, il m'a passionnée...

- C'est racoleur comme titre... Un peu déplaisant. Bas de gamme... »

Mais moi, je m'insurge déjà. Ce livre, je ne l'ai jamais lu, pas encore lu. Et, déjà, je le défends bec et ongles.

Marie-Noëlle Mathis

* Voir sur ce livre la critique de B. Nodé-Langlois dans le n° 59 de *La Critique parisienne*, 2e trimestre 2008.

« COMMENT PARLER DES LIVRES QUE L'ON N'A PAS LUS » : Pierre BAYARD
Éditions de Minuit, 2007.

Collection « Paradoxe », 198 p. 15 euros